

exaltation : la Vérité et la justice on le Cri des royalistes français (Avignon, 1816); la Sainte alliance ou le Triomphe de Jachin (Avignon, 1818); l'Ermité de Vacluse (Avignon, 1822), etc.

EMÉRIC (Louis-Damien), littérateur français, frère du précédent, né à Eyguères (France) en 1765, mort à Paris en 1825. Il commença l'étude au droit à Avignon, puis se rendit à Paris (1795). D'une grande indolence de caractère, il végéta, publiâ dans l'Almanach des Muses quelques épigrammes et élégies imitées de Castelle, de Martial, fit paraître trois et quatre articles de journaux qui ne furent pas lus, des livres qui ne se vendent pas, et finit par mourir misérable à l'hôpital. On n'a guère de lui, en dehors de quelques pièces fugitives publiées dans des recueils, qu'une brochure intitulée : Histoire généalogique des pairs de France, et un ouvrage : De la politesse (1819, in-8°), réédité sous le titre de Nouveau guide de la politesse (Paris, 1821, in-8°).

EMÉRIC-DAVID (Toussaint-Bernard), architecte, critique français, né à Aix (France) le 29 août 1755, mort à Paris le 27 avril 1838. L'émigrant écrivain dont nous allons parcourir l'œuvre et la vie s'est fait une place très-haute dans l'histoire de l'art français, et cependant son nom ne joint pas de la notoriété qu'il mérite; il n'est guère familiarisé qu'aux érudits. Appartenant par sa naissance à un monde intelligent et très-éclairé, il fit de brillantes études, et grâce à ses progrès rapides, à la précocité rare de son intelligence, il fut reçu docteur en droit le 14 juin 1775. Ce résultat vraiment remarquable lui valut d'être envoyé à Paris. Il y passa quelques années, d'abord à Rome et à Venise, et de sorte de notoriété dans les conférences des jeunes avocats. Mais ses instincts d'artiste l'appelaient ailleurs; il se sentait entraîné vers l'Italie par un trait invincible. Aussi l'émigration nous parut de la première nécessité pour s'envoler vers la patrie de Michel-Ange et de Raphaël. Après avoir parcouru toutes les villes de cette terre classique des arts, il se fixa à Rome et à Florence. Il s'était fait déjà avec les élèves de l'école; il s'était fait l'ami du statuaire Segnia, des peintres David et Peyron, et il se livrait tout entier à l'admiration enthousiaste des chefs-d'œuvre de l'art antique et des superbes créations de la Renaissance. Il voulait connaître l'histoire de ces manifestations splendides du génie humain, et il s'aperçut bientôt que cette histoire n'existait pas, que personne ne l'avait écrite; il dés lors entreprit une immense ingratité. Il se mit donc à fouiller les archives, à réunir ces notes précieuses dont il se fit plus tard si bon usage. Mais il lui fallait interrompre ce travail pour revenir à Aix, où l'appelaient sa mère souffrante. A son arrivée, des affaires importantes lui firent reprendre la robe d'avocat. Ses plaidoiries brillantes lui avaient déjà donné une certaine notoriété, quand son oncle Antoine David, imprimeur du roi et du parlement, mourut subitement, lui laissant sa succession tout entière. On était en 1799. Eméric-David embrassa les idées nouvelles; mais il mit à son adhésion le calme réfléchi, la haute modération de sa nature douce, honnête et surtout indulgente. En 1799, ses concitoyens, rendant hommage à ses vertus civiques, le nomèrent officier municipal. Il devint maire en 1791. Les temps étaient durs, les passions excessives; les émeutes se succédaient terribles, avides de vengeance, aveugles quelquefois et dans leurs aspirations toujours dangereuses. Il chercha à les calmer en éclairant ses concitoyens. Il usait, pour cela, de tous les moyens. Ainsi, pour instruire le peuple sur ses véritables intérêts, sur ses besoins réels, il publia ses Recherches sur la répartition des contributions foncière et mobilière faite au conseil général d'Aix le 12 novembre 1791 (in-4° de 39 p.). Cette étude excellente n'eut pas le résultat qu'il en espérait. Déposant alors ses fonctions, Eméric-David se réfugia à Paris. Mais, accusé de modérantisme et déclaré traître à la patrie en 1799, il fut obligé de fuir, de se cacher dans une ferme de Bondy. Le 9 thermidor lui permit de rentrer à Paris, et il put revenir dès lors aux arts et à ses amis de Rome. Son premier travail fut le Musée olympique de l'école nationale des beaux-arts (Paris, Plassan, in-18). En cette étude savante, d'une forme élégante, forte en raisons, se développait l'idée d'un musée d'exposition publique de toutes les œuvres des artistes vivants, au double point de vue de l'art plastique et de l'art industriel. Le gouvernement — chose rare — comprit l'idée et créa le musée du Luxembourg et le Conservatoire des arts et métiers.

Ici se place un incident qui a laissé dans la vie d'Eméric-David une impression très-pénible : En l'an VIII, l'Institut mit au concours la question suivante : Quelles ont été les causes de la perfection de la sculpture antique, et quels seraient les moyens d'y atteindre? Le savant critique écrivit un mémoire qui fut couronné, fut publié dans les Annales de Salon. Il fut appelé aussi à la Biographie universelle, où il a laissé une véritable Histoire de l'art. Il faisait encore partie de la commission chargée par l'Académie d'achever l'Histoire littéraire de la France, qu'avait commencée les benedictins. Dans ce dernier travail, où il ne s'est occupé que des troubadours, il est resté peut-être au-dessous de lui-même; mais, en revanche, il donna bientôt après toute la mesure de son talent d'écrivain, de son érudition archéologique, dans le Jupiter, recherches sur ce dieu, sur son culte et les monuments qui le représentent, ouvrage précédé d'un Essai sur l'esprit de son monument (Paris, veuve Neau, in-18). Pour rendre son travail complet, l'auteur avait demandé

quelques renseignements techniques à son ami le statuaire P. Giraud, et il l'avait remercié très-chamment dans sa préface. Mais l'ami, mal conseillé sans doute, ne trouva point cet hommage suffisant, et, dans un libelle injurieux, Lettre à M. Eméric-David (Paris, H.-L. Peronneau, an XIII), il essaya de faire passer le critique de l'école pour un odieux plagiaire. Indigné, mais calme en son inattaquable loyauté, Eméric-David répondit par deux fois. Il avait raison; on lui donna raison. Mais il s'était fait, d'un ami qu'il aimait, un ennemi implacable; et il ne s'en consola jamais.

En 1805, une autre déception vint l'attrister encore. L'Institut avait proposé cette question : Quelle est l'influence de la peinture sur les arts d'industrie commerciale, et quels seraient les moyens d'augmenter cette influence? Le prix ne fut pas accordé à Eméric-David. Il eut un accessit seulement, avec cette mention : S'il eût été d'usage de donner des seconds prix dans les concours de cette nature, la classe des beaux-arts en aurait décerné un à l'auteur. M. Amaury Duval, le lauréat plus heureux, n'a jamais publié son travail. Mais l'Académie de Marseille vengera l'écrivain de cet échec imprévu en lui donnant le prix offert pour l'Eloge de Puget (1807); l'Eloge de Poussin, en 1812, fut couronné par la Société philotechnique de Paris. Ces deux morceaux remarquables ont été publiés, après sa mort, avec des gravures excellentes.

Eméric-David jouissait depuis longtemps d'une grande notoriété, qu'il avait d'ailleurs vaillamment méritée. Aussi, quand les instituteurs du Musée Napoléon, Robillard-Péronville et Laurent, vinrent présenter, en 1806, leur projet à l'Empereur, celui-ci ayant laissé à Visconti et Denon le choix du restaurateur des notices, Crocq-Magnat, qui avait présenté tout d'abord, fut écarté comme incapable, et remplacé par Eméric-David. Le critique, trop modeste, allaît refuser, quand Visconti, fils de l'empereur, le supplia de accepter la grece et romaine, lui promit sa collaboration. Ainsi commença ce magnifique ouvrage, malheureusement resté inachevé, mais dont les fragments nombreux donnent une haute idée d'Eméric-David, au triple point de vue de l'écrivain, de l'archéologue et de l'artiste. Lui-même en indique la disposition et les tendances dans les quelques mots suivants : « Ce plan, que nous sa réponse M. Raoul Rochette, n'offrait l'avantage; 1° de détruire l'erreur qui a fait croire que la peinture avait presque cessé dans le moyen âge, ou était réduite à des miniatures; 2° de remplir une lacune historique restée à peu près entière, malgré les travaux de Fiorillo; 3° de montrer les origines d'un grand nombre d'allégories chrétiennes employées dans les rites modernes; 4° enfin, de faire remarquer la continuation des procédés de l'art antique au travers des neuf cents années écoulées depuis Constantin jusqu'à Guido de Sienne et à Cimabue. »

Malgré le zèle infatigable, les aptitudes particulières, l'ardent zèle qu'avait montré Eméric-David dans ce travail monumental, il en fut écarté un jour, à la grande stupefaction du monde intelligent, et à sa place fut appelé M. Guizot, M. de Montalivet et répondit à l'écrivain, justement blessé : QUAND UN MINISTRE A PRIS UN ARRÊTÉ INJUSTE, IL PEUT EN AVOIR DU REGRET, MAIS IL NE REVIENT PAS SUR UN PAIT ACCOMPLI. Eméric-David, à cette époque, représentait au Corps législatif le département des Bouches-du-Rhône, qui l'avait élu en 1809. Dans ces six années de législature, jusqu'à la dissolution de 1815, il se fit remarquer surtout comme orateur que comme économiste. Il fut nommé membre de l'Institut en 1816. La Restauration, cependant, ne fut guère plus juste envers lui que l'Empire; aussi Eméric-David manifesta-t-il plus d'une fois toute l'amertume que ces injustices avaient laissée en lui; par exemple, dans sa discussion avec M. Raoul Rochette, à propos de la peinture murale chez les anciens, il mit quelque vivacité à relever les erreurs nombreuses de son adversaire. Il défendit, avec non moins de talent et de succès, l'art français passionnément attaqué par le comte Clogmann, dans la Storia della scultura, dal suo risorgimento in Italia, fino al secolo XIX, per servizio di continuazione alle opere di Winkelmann e di Agincourt; et l'Académie même des sciences et belles-lettres, il adressa des remerciements. Il était à cette époque un Monteur universel, où il a publié, entre autres choses remarquables, un Tableau historique de la réformation de la peinture, depuis l'époque de Vinci jusqu'à nos jours, puis des Femmes de Salon. Il fut appelé aussi à la Biographie universelle, où il a laissé une véritable Histoire de l'art. Il faisait encore partie de la commission chargée par l'Académie d'achever l'Histoire littéraire de la France, qu'avait commencée les benedictins. Dans ce dernier travail, où il ne s'est occupé que des troubadours, il est resté peut-être au-dessous de lui-même; mais, en revanche, il donna bientôt après toute la mesure de son talent d'écrivain, de son érudition archéologique, dans le Jupiter, recherches sur ce dieu, sur son culte et les monuments qui le représentent, ouvrage précédé d'un Essai sur l'esprit de son monument (Paris, veuve Neau, in-18). Pour rendre son travail complet, l'auteur avait demandé

logie, eut un succès immense; en dernier lieu, on le regarda encore comme le dernier mot de la science. Bogo, que cette appréciation de son genre, mais de moindre importance, furent aussi bien accueillies; citons : Essai historique sur Apollon; Recherches sur le dieu Vulcaïn (Paris, 1837); Neptune, recherches sur ce dieu (Paris, 1839); Mémoire sur la Venus de Milo; Mémoire sur les centaures, etc. Mentionnons également : Discours historique sur la peinture moderne (Paris, 1807, in-8°); Discours historique sur la gravure en taille-douce et sur la gravure en bois (Paris, 1809); Histoire de la peinture au moyen âge, suivie de l'histoire de la gravure (Paris, 1842); Vies des artistes anciens et modernes (Paris, 1853), recueil posthume d'articles insérés dans la Biographie Michaud.

EMÉRICIE s. f. (é-mé-ri-é) — de Emerie, n. pr.) Bot. Syn. de VALLAIRE.

EMÉRIÇON (Balthazar-Marie), jurisculte français, né en 1725, mort à Marseille en 1784. Les premières études d'Emérion furent dirigées vers la science du droit, et, grâce à de sérieux travaux, il prenait, jeune encore, plus au barreau d'Aix. Les pouvoirs de Marseille donnaient au parlement d'Aix juridiction sur tous les faits maritimes, sur toutes les causes commerciales qui naissent de relations internationales dont ce port était le centre. Emérion comprit qu'il y avait dans ces relations, chaque jour plus nombreuses et que les progrès de notre industrie allaient développer à l'infini, un vaste champ d'études pour l'économiste, pour le jurisconsulte. Il se vena donc pendant plusieurs années à l'étude des transactions de toutes sortes dont le commerce maritime est la source et l'occasion : assurances, emprunt à bord, expéditions, pour mercuriales, sanscrit marwand, celui qui tue; l'indianisme, et l'anglais merin, faucon, épervier, que l'on peut comparer au sanscrit marana, meurtre; et sans doute, avec l'épave, l'ancien droit, fond sur lui à l'improvisiste et le sacrilège, à la fois à son appétit et à sa vengeance. Ce même rapace attaque les sauterelles, les lézards et même les poulets; mais il arrive souvent que la poule lui fait lâcher prise.

EMÉRIÇON s. m. (é-mé-ri-çon; il ml, — du bas latin miricus, qui se lie probablement, de loin il est vrai, au sanscrit māraka, faucon, aussi tueur, meurtrier, peste, de la racine mar, tuer, blesser. De ce dernier, qui a vu dans le nom zend du serpent, mairya, en persan mār, mārak, etc. A la racine mar, se rattachent également le grec meranos, merand, espèce de mercuriale, pour mercuriales, sanscrit marwand, celui qui tue; l'indianisme, et l'anglais merin, faucon, épervier, que l'on peut comparer au sanscrit marana, meurtre; et sans doute, avec l'épave, l'ancien droit, fond sur lui à l'improvisiste et le sacrilège, à la fois à son appétit et à sa vengeance. Ce même rapace attaque les sauterelles, les lézards et même les poulets; mais il arrive souvent que la poule lui fait lâcher prise.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

... On, tu m'as triqué... Mon cœur infatigable, où émerillon.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMERINA, district de l'île de Madagascar, province d'Ankova. C'est la région la plus élevée et, par conséquent, la plus salubre de l'île; elle est couverte de montagnes et peu fertile, car le climat n'est pas favorable à la végétation, à cause de l'excessive sécheresse qui règne d'avril en septembre, et qu'accompagne un vent d'est des plus froids. La chaleur y domine à son tour d'octobre à la fin de mars, et devient parfois horriblement brûlante; pendant cette période, une pluie torrentielle tombe chaque nuit. Les principaux produits sont le riz, le manioc et le café. Les habitants, qui forment le fonds de la population, sont de couleur brune; ils ont la peau brune, les yeux noirs et les cheveux noirs; ils ont la peau blanche, ainsi que l'extrémité de la queue, qui offre, en outre, cinq bandes de la même couleur; la cire, le tour des yeux et les pieds sont jaunes. Le rocher, dont quelques auteurs ont fait une espèce distincte, n'est pas même une simple variété de celle-ci; c'est une autre chose que le vrai mar. L'émerillon se rapproche assez de la cresselle. Il habite les contrées tempérées et septentrionales de l'Europe, et niche dans les régions les plus élevées. Il est très-commun dans le nord, en Suède, en Norvège, etc., et ne se montre guère qu'en automne dans le midi de la France, où il en reste quelques individus pendant l'hiver. Au printemps, il y en a un second passage. L'émerillon habite surtout les montagnes boisées et niche sur les arbres élevés. Il appartient à la catégorie des oiseaux de proie nobles. Bien que ce soit le plus petit de tous nos rapaces, il est très-vif, très-hardi, mais en même temps très-faible; toujours en action, il a un vol assez bas, mais rapide et léger. Son courage l'avait mis en crédit au temps où florissait l'art de la fauconnerie. Il ne se nourrit que de proie vivante, qu'il saisit au vol, mais avec une patience, et toujours de côté. Quand il veut s'emparer d'un pigeon ou d'un perdrix, il commence par isoler cet oiseau de sa bande; puis, tandis que sa victime fuit, il la poursuit en descendant au-dessous de sa queue, puis, plus serrés; enfin, quand il est à portée, il la saisit, et tombe souvent par terre avec sa proie, dont le poids l'empêche de beaucoup sur le sien. D'autres fois, dit P. Gerard, c'est en passant qu'il saisit l'oiseau inattendu. Quand l'émerillon passe le long d'une haie qui recèle des oisillons, sa vue glisse à l'instant sur le plus petit d'eux, et il se précipite sur lui, et se laisse prendre sans chercher à

progrès, toute sa valeur théorique, toute son autorité pratique. Nous ne pouvons lui donner de plus belles Bogo, que cette appréciation d'un des plus lumineux esprits de ce siècle, d'un des plus savants jurisconsultes de ce temps, le procureur général Dupin : « Le Traité des assurances, dit l'illustre magistrat, n'est pas borné à la seule matière qu'il indique sur son titre; il embrasse la presque totalité du droit maritime et ne saurait être trop recommandé à ceux qui s'occupent de cette importante partie de la législation. » L'émirion procureur général, on le sait, n'était pas prodigue de si flatteuses paroles. Outre ce ouvrage capital, Emérion avait publié en 1780, sous le voile de l'anonyme, un Nouveau commentaire sur l'ordonnance de la marine du mois d'août 1681 (Marseille, 2 vol. in-18).

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-ri-çon-ne; il ml) partic. passé au f. Emérionne. Il, gai, hardi comme un émerillon : Avoir l'air bien EMÉRIÇONNE.

EMÉRIÇONNE, ÉE (é-mé-